

REVELATEUR

JOURNAL PROPHÉTIQUE.

La vérité doit être connue de tous pour ne nuire à personne.
Du POTET.

L'esprit prophétique est naturel à l'homme.
DE MAISTRE.

SOMMAIRE.

Aux lecteurs. — Prophétie du solitaire d'Orval. — Mystères diplomatiques. — Rapprochements frappants. — M. de Lamartine et lady Stanhope. — La meilleure des républiques, chanson. — Cercle fatal.

Aux lecteurs.

Les actions humaines sont soumises à des lois morales tout aussi absolues que les lois physiques qui régissent les faits matériels. Chacun sait que ces lois existent, car toute action mauvaise est suivie d'une peine appelée justice de Dieu. Celui qui connaît les secrets de la nature peut dire d'avance les événements qui suivront tel ou tel acte d'un individu ou d'une nation. Les devins n'ont manqué à aucun temps ni à aucun peuple; le but du *Révélateur* est de montrer que l'époque actuelle n'est pas moins riche en prophètes que l'antiquité. L'empressement qui a accueilli notre premier numéro montre l'ardente sympathie du public pour les choses mystérieuses de l'avenir. Nous espérons que cette faveur sera continuée, car nous avons soin de choisir nos preuves à sources certaines. S'il nous était actuellement permis d'aborder l'ordre des faits politiques, nous publierions des prédictions qui feraient trembler la raison des incrédules les plus endurcis.

Prophétie du solitaire d'Orval.

Nous empruntons au *Journal du Magnétisme*, curieux et savant recueil qui coordonne la divination antique avec les sciences modernes, un fragment de la célèbre prophétie attribuée au moine Philippe Olivarius, de l'abbaye d'Orval, près Montmédy. Elle passe pour avoir été imprimée dès 1544, mais elle n'est bien connue que depuis une cinquantaine d'années.

Nous passons tout ce qui est antérieur à 1830, et que l'événement a justifié.

La révolution de juillet est ainsi annoncée :

« Sus donc lors une grande conspiration contre la fleur blanche chemine dans l'ombre par vue de compagnie baudite, et le pauvre vieux sang de la Cap quitte la grande Ville et moult gaudissent les fils de Brutus : Oyez comme les servants Dieu crient tout fort à Dieu et que Dieu est sourd par le bruit de ses flèches qu'il retrempe son ire pour les mettre au sein des mauvais. Malheur à ce Gaultois ! le Coq effacera la fleur blanche et un grand s'appelle le roi du peuple. Grande commotion se fera sentir chez les gens, parce que la couronne sera posée par mains d'ouvriers qui ont guerroyé dans la grande ville.

On comprend aisément que sang de la Cap, fils de Brutus, grande ville, signifient : Bourbons, Républicains, Paris ; quant aux mots moult, gaudissent, ils correspondent à : beaucoup, colère, réjouissent.

« Dieu seul est grand ; le règne des mauvais sera vu roître, mais qu'ils se hâtent, voilà que les pensées du Gaultois se choquent et que grande division est dans l'entendement.

Nous pensons que c'est : Celle, et non céleste Gaultois, qu'il faut lire.

« Le Roi du peuple en abord vu moult foible et pourant contre ira bien des mauvais ; mais il n'étoit pas bien ssis et voilà que Dieu le jette bas.

La chute de Louis-Philippe ne peut être plus clairement prédite que dans le précédent paragraphe. Ce n'est pas un effet fortuit, car la cause et l'issue sont précisées et s'enchaînent parfaitement.

« Hurlez, fils de Brutus, appelez sur vous les bêtes qui ont vous dévorer. Dieu grand ! quel bruit d'armes ! Il y a pas encore un nombre plein de lunes et voici venir saints guerroyers. C'est fait, la montagne de Dieu déléa a crié à Dieu ; les fils de Juda ont crié à Dieu de la terre étrangère, et voilà que Dieu n'est plus sourd. Quel u va avec ses flèches, dix fois six lunes et puis encore

six fois dix lunes ont nourri sa colère. Malheur à toi grande ville ! voici des rois armés par le Seigneur, mais déjà le feu t'a égalée à la terre ; pourtant tes justes ne périront pas, Dieu les a écoutés. La place du crime est purgée par le feu, le grand ruisseau a conduit toutes rouges de sang ses eaux à la mer, et la Gaule vue comme délabrée va se rejoindre.

Par nombre plein de lunes, on doit entendre 20, selon les *Arcanes de la vie future dévoilés*, par M. Cabagnet. Quant à la destruction de Paris, toutes les prédictions de ce genre l'annoncent.

« Dieu aime la paix ; venez, jeune prince, quittez l'isle de la captivité, oyez, joignez le lion à la fleur blanche, venez. Ce qui est prévu, Dieu le veut : Le vieux sang des siècles terminera encore de longues divisions ; lors un seul pasteur sera vu dans la céleste Gaule. L'homme puissant par Dieu s'assoiera bien, moult sages réglemens appelleront la paix. Dieu sera cru d'avec lui, tant prudent et sage sera le rejeton de la Cap. Grâce au père de la miséricorde la sainte Sion *rechante* dans ses temples un seul Dieu grand.

Cette annonce d'un très-sage législateur se retrouve dans beaucoup de prophéties.

« Moult brebis égarées s'en viennent boire au ruisseau vif : trois princes et rois mettent bas le manteau de l'erreur et oyent clair en la foi de Dieu. En ce temps-là un grand peuple de la mer reprendra vraie croyance en deux tierces parts. Dieu est encore béni pendant quatorze fois six lunes et six fois treize lunes. Dieu est saoul d'avoir baillé des miséricordes et ce pourtant il veut pour ses bons *prolonger* la paix encore pendant dix fois douze lunes. Dieu seul est grand. Les biens sont faits, les saints vont souffrir. L'homme du mal arrivé de deux sangs, prend naissance. La fleur blanche s'obscurcit pendant dix fois six lunes et six fois vingt lunes, puis disparaît pour ne plus paraître.

C'est de l'Angleterre dont il est évidemment parlé ici ; car deux de ses trois royaumes sont protestants.

« Moult mal, guère de bien en ce temps-là : moult villes périssent par le feu ; sus donc Israël vient à Dieu Christ tout de bon. Sectes maudites et sectes fidèles sont en deux parts bien marquées.

« Mais c'est fait : lors, Dieu seul sera cru et la tierce part de la Gaule et encore la tierce part et demie n'a plus de croyance. Comme aussi tout de même les autres gens.

« Et voilà déjà six fois trois lunes et quatre fois cinq lunes que tout se sépare et le siècle de fin a commencé. Après un nombre non plein de lunes, Dieu combat par ses deux justes et l'homme du mal a le dessus. Mais c'est fait, le haut Dieu met un mur de feu qui obscurcit mon entendement et je n'y vois plus. Qu'il soit loué à jamais. Amen. »

Il faut remarquer, pour ce qui regarde les sectes, que le bon moine les voyait peut-être au travers du prisme de sa croyance.

Mystères diplomatiques.

On lit dans le *Journal du magnétisme*, déjà cité, la lettre suivante, qui a fort ému les politiques d'outre-Rhin. L'auteur, M. Jobard, est un savant illustre, qu'on a justement surnommé l'Arago de la Belgique, son témoignage mérite toute confiance.

Citoyen rédacteur,

Vous avez raison de vous réjouir de l'avènement de la république qui va donner la liberté à tout et à tous, même au magnétisme ; mais je la crois impuissante à l'affranchir des préjugés, de l'ignorance et de la sottise humaine.

Cependant vous devez redoubler d'ardeur et d'espé-

rance, et les magnétiseurs doivent vous prêter un appui plus vivace ; c'est dans ce but que je me propose de vous faire connaître plusieurs prévisions très-curieuses sur lesquelles j'ai dû rester muet jusqu'à leur complet accomplissement.

Vous n'êtes pas sans avoir entendu parler de Madame *Génot*, excellente somnambule qui a converti le plénipotentiaire de Prusse à Bruxelles. Voici ce qui s'est passé en ma présence dans son cabinet, au moment du traité de commerce entre la Prusse et la Belgique :

Le conseil des ministres est rassemblé à Laeken, il serait curieux d'envoyer votre somnambule écouter aux portes, lui dis-je, — et la dormeuse de répéter tout ce que disait chacun des ministres ; celui-ci s'opposait au traité avec la Prusse ; celui-là préférait traiter avec la France ; l'autre penchait pour la Hollande ; mais le roi ne disait rien. — Bref ! que me conseillez-vous, demanda le plénipotentiaire, dois-je accepter et signer le traité tel qu'il m'est proposé ? — N'hésitez pas, répond la somnambule, car il vous est très-favorable ; je ne puis vous expliquer pourquoi ; mais vous comprenez bien que votre souverain doit ratifier ce traité ; s'il ne l'approuve pas, vous ne pouvez en éprouver aucun désagrément ; s'il l'approuve, vous devenez un grand diplomate, vous aurez fait un grand pas dans la confiance de votre souverain ; je vois un avenir très-brillant qui vous attend à Berlin.

Le lendemain le traité proposé par M. Dechamp, ministre des affaires étrangères, fut signé sans plus d'hésitation.

Le diplomate prussien fut peu de temps après promu au rang de conseiller intime et décoré d'un grand cordon ; puis élevé au grade d'ambassadeur en France, d'où il vient d'être rappelé à Berlin pour prendre le portefeuille des affaires étrangères.

Le baron d'Arnim, car c'est lui, m'avait prié de ne rien ébruiter de tout ce dont j'avais été témoin, promettant de *m'ouvrir la bouche* plus tard. J'ai tenu parole jusqu'à l'accomplissement entier de la prophétie. Mais voici le piquant de l'affaire : ayant rencontré M. Dechamp qui sortait de l'ambassade prussienne quelques heures après le fameux conseil de Laeken, je l'accostai et lui dis : — C'est une chose singulière que ce diplomate prussien soit si bien renseigné. Croiriez-vous qu'il a trouvé le moyen de savoir même ce qui se passe dans vos conseils secrets ? — En effet, me répond le ministre étonné, je sors de chez lui et il m'a répété plusieurs choses qui se sont dites ; ce n'est certes pas le roi qui les lui a répétées, ni aucun de nous. — Vous le voyez, lui dis-je, en ce temps-ci les murs ont des oreilles.

J'entrai aussitôt chez mon voisin le baron d'Arnim qui me conta comment il venait d'intriguer M. Dechamp, en lui répétant ce qu'il avait dit au conseil, avec ce ton d'aimable raillerie qui fait le fond des conférences diplomatiques. — Allons, mon cher Dechamp, ce que vous me dites ici n'est pas d'accord avec ce que vous avez dit là-bas, ni avec ce qu'ont avancé MM. Nothomb et Goblet ; pourquoi vouloir m'en faire accroire, ça n'est pas bien à vous de tromper un pauvre diplomate sans malice comme moi, etc., etc. Bref.... il est resté évident pour lui et pour moi que la somnambule avait touché juste. Si j'étais diplomate ou ministre, je voudrais avoir mes pythonisses officielles qui d'ailleurs, en dehors même de leur talent de prévision, m'ont toujours paru raisonner plus juste des affaires de la vie ordinaire, en dormant, que l'avocat le plus éveillé.

Recevez mes très-humbles salutations. JOBARD.

Bruxelles, le 31 mars 1848.

Rapprochements frappants.

Orgueilleux possesseurs d'un esprit qui peut tout comprendre, nous croyons tout connaître sans rien apprendre. La raison nous dit que tout fait a sa loi, et la sagesse nous commande de la chercher ; mais il est si difficile

d'étudier que nous préférons attribuer au hasard les effets dont la cause nous échappe. Cette conduite scientifique fait que nous sommes entourés de mystères éternels, que notre ignorance balance perpétuellement notre science. O Hasard! divinité des sots, dont la Paresse et la Vanité sont les prêtresses; quand cesseras-tu donc d'avoir un culte parmi nous?

L'histoire est pleine d'événements dont la connexion est si évidente qu'elle ne permet pas de douter qu'ils soient immuablement régis; mais nous ne mentionnerons ici que les contemporains.

1° Le *Regifugium*, fête célébrée en commémoration de la fuite de Tarquin le Superbe, dernier roi de Rome, correspond au 24 février, jour de la fuite de Louis-Philippe. Ainsi l'établissement de la République française a eu lieu le même jour que la romaine à 2,357 ans de date. Quoi de plus remarquable que cette coïncidence! Peut-elle être fortuite?

2° Un patricien nommé Manin fut le dernier doge de Venise, un plébéen du même nom vient d'inaugurer la nouvelle république vénitienne.

3° L'*Estafette* a fait le curieux parallèle qui suit, des circonstances qui ont précédé, accompagné et suivi la chute de Charles X et celle de Louis-Philippe :

1. Le duc de Berry, fils de Charles X.
2. Se marie avec une princesse étrangère (sicilienne).
3. De ce mariage naît un fils héritier de la couronne, le duc de Bordeaux.
4. Son père, le duc de Berry, meurt assassiné.
5. Le 13 février 1820.
6. Dans l'année qui précède la chute de Charles X (1829), le pain s'élève à un prix excessif : 1 fr. 50 c.
7. La marche rétrograde du gouvernement, après de magnifiques espérances, engage les amis du progrès à lui soumettre des conseils sur la crise qui se prépare.
8. Ces conseils sont méconnus par le pouvoir.
9. Le discours de la couronne, contenant des paroles acerbes et offensantes pour l'opposition (session de 1828).
10. Amène la protestation de 221 députés.
11. Prise du dey d'Alger.
12. Ordonnances du 25 juillet qui annulent la liberté de la presse.
13. Lundi soir, ces ordonnances donnent lieu à des attroupements où sont lus et commentés à haute voix les journaux. Ces attroupements sont une espèce de préface à la révolution qui devait éclater le lendemain.
14. On se révolte contre ces ordonnances, et le pouvoir tombe aux mains des insurgés.
15. Le combat dure trois jours, les 27, 28 et 29 juillet 1830.
16. Commencement le mardi et finissant le jeudi.
17. Le peuple remporte la victoire sur les troupes royales.
18. La gendarmerie, la première, se présente au combat et succombe.
19. Elle est licenciée.
20. L'inviolabilité royale, proclamée dans la charte de 1814, devient une dérision.
21. Charles X est déchu du trône à l'âge de 74 ans.
22. En juillet, mois de la mort du duc d'Orléans.
23. Il abdique en faveur de son petit-fils, le duc de Bordeaux, âgé de 10 ans.
24. Le duc de Bordeaux est présenté comme roi.
25. Il est refusé, et on répond qu'il est trop tard.
26. Un gouvernement provisoire s'établit après la révolution.
27. La famille royale est obligée de quitter la France.
28. Elle adopte l'Angleterre pour terre d'exil.
29. Deux jours après la révolution, il se déclare un orage épouvantable, accompagné d'éclairs et de tonnerre.
30. Mise en accusation des ministres de Charles X.
31. Le chef de la famille meurt sur la terre étrangère.

1. Le duc d'Orléans, fils de Louis-Philippe I^{er}.
2. Se marie avec une princesse étrangère (mecklembourgeoise).
3. De ce mariage naît un fils héritier de la couronne, le comte de Paris.
4. Son père, le duc d'Orléans, meurt par un accident.
5. Le 13 juillet 1842.
6. Dans l'année qui précède la chute de Louis-Philippe I^{er} (1847), le prix du pain s'élève à un taux excessif : au 1^{er} avril, 1 fr. 24 c.
7. La marche rétrograde du gouvernement, après de magnifiques promesses, engage les hommes du progrès à lui soumettre des conseils sur la crise qui se prépare.
8. Ces conseils sont méconnus par le pouvoir.
9. Le discours de la couronne, contenant des paroles acerbes et offensantes pour l'opposition (session 1848).
10. Amène la protestation d'un grand nombre de députés.
11. Prise d'Abd-el-Kader.
12. Ordonnance du préfet de police, affichée le 21 février, qui annule la liberté de réunion.
13. Le lundi soir, cette ordonnance donne lieu à des attroupements où sont lus et commentés à haute voix les journaux. Ces attroupements sont une espèce de préface à la révolution qui devait éclater le lendemain.
14. On se révolte contre cette ordonnance, et le pouvoir tombe aux mains des insurgés.
15. Le combat dure trois jours, les 22, 23 et 24 février 1848.
16. Commencement le mardi et finissant le jeudi.
17. Le peuple remporte la victoire sur les troupes.
18. La garde municipale, la première, se présente au combat et succombe.
19. Elle est licenciée.
20. L'inviolabilité royale, proclamée dans la charte de 1830, devient une dérision.
21. Louis-Philippe I^{er} est déchu du trône à l'âge de 74 ans.
22. En février, mois de la mort du duc de Berry.
23. Il abdique en faveur de son petit-fils, le comte de Paris, âgé de 10 ans.
24. Le comte de Paris est présenté comme roi.
25. Il est refusé, et on répond qu'il est trop tard.
26. Un gouvernement provisoire s'établit après la révolution.
27. La famille royale est obligée de quitter le sol de la France.
28. Elle adopte l'Angleterre pour terre d'exil.
29. Dans la journée du 26 février, deux heures après-midi, s'élève un ouragan et une tempête effrayante accompagnés d'éclairs et de tonnerre.
30. Mise en accusation des ministres de Louis-Philippe.
31.

4° On a remarqué, dit l'*Ere nouvelle*, que les obsèques de Mgr l'archevêque de Paris avaient eu lieu le jour de la fête de saint Thomas de Cantorbéry, mort, comme le digne prélat dont l'Eglise déplore la perte, martyr de son courage et de son dévouement.

5° Le docteur Ordinaire relève, dans la *Mouche* de Mâcon, un fait très-significatif. Il s'agit d'un individu condamné à mort le même jour que son aïeul l'avait été, pour le même crime, cent ans auparavant.

M. de Lamartine et lady Stanhope.

Le citoyen Lamartine rapporte, dans le récit de son voyage en Orient (1833), un entretien fatidique qu'il eut avec lady Esther Stanhope, nièce du célèbre Pitt, qui vit isolée, comme une pythonisse, dans les montagnes

de la Syrie. Voici les traits saillants de cette curieuse narration :

« — Vous êtes venu de bien loin pour voir une ermite, me dit-elle, soyez le bienvenu; je reçois peu d'étrangers, un ou deux à peine par année; mais votre lettre m'a plu, et j'ai désiré connaître une personne qui aimait, comme moi, Dieu, la nature et la solitude. Quelque chose, d'ailleurs, me disait que nos étoiles étaient amies et que nous nous conviendrions mutuellement. Je vois avec plaisir que mon pressentiment ne m'a pas trompée, et vos traits que je vois maintenant, et le seul bruit de vos pas, pendant que vous traversiez le corridor, m'en ont assez appris sur vous pour que je ne me repente pas d'avoir voulu vous voir. Asseyons-nous et causons. Nous sommes déjà amis. — Comment, lui dis-je, milady, honorez-vous si vite du nom d'ami un homme dont le nom et la vie vous sont complètement inconnus? — C'est vrai, reprit-elle; je ne sais ni ce que vous êtes selon le monde, ni ce que vous avez fait pendant que vous avez vécu parmi les hommes, mais je sais ce que vous êtes devant Dieu. Ne me prenez point pour une folle, comme le monde me nomme souvent, mais je ne puis résister au besoin de vous parler à cœur ouvert. Il est une science, perdue aujourd'hui dans votre Europe, science qui est née en Orient, qui n'y a jamais péri, qui y vit encore. Je la possède, je lis dans les astres. Nous sommes tous enfants de quelqu'un de ces feux célestes qui présidèrent à notre naissance, et dont l'influence, heureuse ou maligne, est écrite dans nos yeux, sur nos fronts, dans nos traits, dans les délinéaments de notre main, dans la forme de notre pied, dans notre geste, dans notre démarche. Je ne vous vois que depuis quelques instants; eh bien! je vous connais comme si j'avais vécu un siècle avec vous. Voulez-vous que je vous révèle à vous-même? Voulez-vous que je vous prédise votre destinée? — Gardez-vous-en bien, milady, lui répondis-je en souriant, je ne nie pas ce que j'ignore; je n'affirmerai pas que dans la nature visible et invisible où tout se tient, où tout s'enchaîne, des êtres d'un ordre inférieur, comme l'homme, ne soient pas sous l'influence d'êtres supérieurs, comme les astres ou les anges; mais je n'ai pas besoin de leur révélation pour me connaître moi-même. Corruption, infirmité et misère! Et quant aux secrets de ma destinée future, je croirais profaner la Divinité, qui me les cache, si je les demandais à la créature. En fait d'avenir, je ne crois qu'à Dieu, à la liberté et à la vertu. — N'importe, me dit-elle, croyez ce qu'il vous plaira; quant à moi, je vois évidemment que vous êtes né sous l'influence de trois étoiles heureuses, puissantes et bonnes, qui vous ont doué de qualités analogues et qui vous conduisent à un but que je pourrais, si vous vouliez, vous indiquer dès aujourd'hui. C'est Dieu qui vous amène ici pour éclairer votre âme; vous êtes un de ces hommes de désir et de bonne volonté dont il a besoin, comme d'instruments, pour les œuvres merveilleuses qu'il va bientôt accomplir parmi les hommes. . . . »

Après une longue conversation sur le messie, que nous passons, le narrateur continue :

« . . . Ses yeux, quelquefois voilés d'un peu d'humeur pendant que je lui confessais mon rationalisme chrétien, s'éclaircissent d'une tendresse de regard et d'une lumière presque surnaturelle. — Croyez ce que vous voudrez, me dit-elle, vous n'en êtes pas moins un de ces hommes que j'attendais, que la Providence m'envoie, et qui ont une grande part à accomplir dans l'œuvre qui se prépare. Bientôt vous retournerez en Europe; l'Europe est finie, la France seule a une grande mission à accomplir encore; vous y participerez, je ne sais pas encore comment, mais je puis vous le dire ce soir, si vous le désirez, quand j'aurai consulté vos étoiles. Je ne sais pas encore le nom de toutes. J'en vois plus de trois maintenant, j'en distingue quatre, peut-être cinq, et qui sait? plus encore. L'une d'elles est certainement Mercure, qui donne la clarté et la couleur à l'intelligence et à la parole; vous devez être poète: cela se lit dans vos yeux et dans la partie supérieure de votre figure; plus bas, vous êtes sous l'empire d'astres tout différents, presque opposés, il y a une influence d'énergie et d'action; il y a du soleil aussi, dit-elle tout à coup, dans la pose de votre tête et dans la manière dont vous la rejetez sur votre épaule gauche. Remerciez Dieu; il y a peu d'hommes qui soient nés sous plus d'une étoile, peu dont l'étoile soit heureuse, moins encore dont l'étoile, même favorable, ne soit balancée par l'influence maligne d'une étoile opposée. Vous, au contraire, vous en avez plusieurs, et toutes sont en harmonie pour vous servir, et toutes s'entraident en votre faveur. Quel est votre nom? — Je le lui dis. — Je ne l'avais jamais entendu! reprit-elle, avec l'accent de la vérité. — Voilà, milady, ce que c'est que la gloire. J'ai composé quelques vers dans ma vie, qui ont fait répéter un million de fois mon nom par tous les échos littéraires de l'Europe. Mais cet écho est trop fai-

ble pour traverser votre mer et vos montagnes, et ici je suis un homme tout nouveau, un homme complètement inconnu, un nom jamais prononcé! Je n'en suis que plus flatté de la bienveillance que vous me prodiguez: je ne la dois qu'à vous et à moi. — Oui, dit-elle, poète ou non, je vous aime et j'espère en vous; nous nous reverrons, soyez-en certain! Vous retournerez dans l'Occident, mais vous ne tarderez pas beaucoup à revenir en Orient: c'est votre patrie. — C'est du moins, lui dis-je, la patrie de mon imagination. — Ne riez pas, reprit-elle, c'est votre patrie véritable, c'est la patrie de vos pères. J'en suis sûre maintenant, regardez votre pied. — Je n'y vois, lui dis-je, que la poussière de vos sentiers, qui le couvre, et dont je rougirais dans un salon de la vieille Europe. — Rien, ce n'est pas cela, reprit-elle encore, regardez votre pied. Je n'y avais pas encore pris garde moi-même. Voyez, le cou-de-pied est très-élevé; il y a entre vos talons et vos orteils, quand votre pied est à terre, un espace suffisant pour que l'eau y passe sans vous mouiller. C'est le pied de l'Arabe; c'est le pied de l'Orient; vous êtes un fils de ces climats, et nous approchons du jour où chacun rentrera dans la terre de ses pères. Nous nous reverrons. . . . »

» Nous causâmes longtemps ainsi, et toujours sur le sujet favori, sur le thème unique et mystérieux de cette femme extraordinaire, magicienne moderne, rappelant tout à fait les magiciennes fameuses de l'antiquité. Circée des déserts, il me parut que les doctrines religieuses de lady Esther étaient un mélange habile, quoique confus, des différentes religions au milieu desquelles elle s'est condamnée à vivre. Mystérieuse comme les druzes dont, seule peut-être au monde, elle connaît le *secret magique*; résignée comme le musulman et fataliste comme lui; avec le juif attendant le Messie, et avec le chrétien, professant l'adoration du Christ et la pratique de sa charitable morale. Ajoutez à cela les couleurs fantastiques et les rêves d'une imagination teinte d'Orient et échauffée de la solitude et la méditation, quelques révélations, peut-être, des astrologues arabes; et vous aurez l'idée de ce composé sublime et bizarre qu'il est plus commode d'appeler folie que d'analyser et de comprendre. — Non, cette femme n'est point folle. . . . »

LAMARTINE.

La meilleure des républiques.

Air de Madame Grégoire (de Béranger).

Français, entonnons Nos plus beaux chants patriotiques. Enfin, nous tenons La meilleure des républiques. Le ciel bénit nos vœux; Nous allons être heureux, Car, bientôt, nous aurons en France Une liberté sans licence; Mais... il nous faudra Plus d'un jour pour ça!	Mettra la poule au pot. Les prêtres, amis des lumières, Vont, pour rien, dire des prières; Mais... il nous faudra Plus d'un jour pour ça!
Quel doux avenir S'offre à notre chère patrie! On a vu s'enfuir L'intrigue avec la tyrannie. Au pouvoir, désormais, Plus de pores à l'engrais. Pour la France plus de misères, L'riche et l'pauvre vont vivre en frères; Mais... il nous faudra Plus d'un jour pour ça!	Plus d'titr's maintenant. Pour les grands qu'il déconfiture! L'mérite et l'talent Vont faire chérir la rotule. Chaque Français comprendra Ses droits de magistrat. Tout paysan va savoir lire, Voter pour ceux qu'il doit élire; Mais... il nous faudra Plus d'un jour pour ça!
Point d'impôts trop lourds, Aux emplois rien qu'des gens intégres. On va, pour toujours, Affranchir les femm's et les nègres. Unis, calmes et forts, Tous les clubs s'ront d'accord... En diminuant nos dépenses L'on va rétablir nos finances; Mais... il nous faudra Plus d'un jour pour ça!	Malgré d'lourds savants, Les portes de l'Académie, Vont à deux battants S'ouvrir pour tout homm' de génie. Aveuglés, les hiboux Vont rentrer dans leurs trous. A l'Institut, — tardif hommage! — De Mesmer on verra l'image; Mais... il nous faudra Plus d'un jour pour ça!
Plus d'iniques lois, La justice, enfin, véritable, N'aura plus de poids Façonnés suivant le coupable. Tout citoyen, bientôt,	Plus d'accapareurs, Ni de guerre, ni de famine. Plus d'agioteurs, Vers la Bourse l'honneur chemine. Bientôt, — quel heureux temps! Plus d'travaux rebutants. Tout républicain sera sage; Tous les bras auront de l'ouvrage; Mais... il nous faudra Plus d'un jour pour ça!

Mars 1848.

AM. THUILLIER.
Auteur des *Pipeaux lyriques*,
recueil de chansons.

Cercle fatal.

Les choses humaines sont renfermées dans un cercle. La paix est source de la vertu; mais la paix amène l'abondance; l'abondance produit le luxe; le luxe la dissolution; la dissolution donne naissance à la guerre; la guerre ramène la pauprété, qui est la mère de cette même paix. Tel est le cercle moral qui se meut de génération en génération dans le monde, telle est la chaîne dont les deux extrémités se touchent, et où tout est lié. Un homme d'une grande intelligence peut donc prévoir les événements par les seuls efforts de son esprit, mais il existe une découverte qui place l'homme dans un état supérieur à lui-même; il découvre alors ce qui est caché, il lit dans l'avenir comme il lirait dans un livre, il peut tout révéler. Voilà le magnétisme, c'est la science nouvelle?

Le Directeur, AMÉDÉE THUILLIER.

Saint-Cloud. — Imprimerie de Belin-Mandar.